



LAURENT      LAURENT      PIERRE  
GENEFORT    WHALE    BORDAGE  
CRIMES, ALIENS  
& CHÂTIMENTS

inédit



HÉLIOS

# CRIMES, ALIENS ET CHÂTIMENTS

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Hélios, juin 2017

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-843-7 // EAN : 9782366298437

# **JENNIFER A DISPARU**

**Laurent Genefort**

## 1.

Le réduit mal ventilé où je recevais mes clients était une ancienne boutique de cristaux magiques, de bouddhas en simili-nacre et de remèdes de grand-mère gâteuse. Elle occupait le rez-de-chaussée d'un vieil immeuble, dans une rue en pente de Charenton-le-Pont, entre un salon de coiffure Tchip et un fast-food dont les effluves, bien qu'intermittents, suffisaient à me couper l'appétit, contribuant, par un heureux corollaire, à contenir mon début d'embonpoint.

« Ohé, y a quelqu'un ? »

Ce genre de question vis-à-vis de ma personne émanait d'ordinaire d'un huissier. La silhouette énorme qui oblitérait la lueur du jour n'avait pas forme humaine. Aussi pris-je discrètement un stylo, me redressai-je de sous mon bureau et invitai mon visiteur à entrer. De manière ostensible, je reposai le stylo sur le bureau, comme si je venais de le trouver par terre.

Mes yeux se portèrent sur l'imposant personnage qui se tenait devant moi. Je ne pus m'empêcher de pousser le cri du cœur :

« Oh, un totoro ! »

Même taille (deux mètres bien tassés), même croisement entre un hibou et un plantigrade, avec une tête épaisse ouvrant sur une bouche garnie de grosses molaires inoffensives, des membres massifs et un pelage ras, d'un gris virant au crème au niveau du ventre. Les années innocentes de ma jeunesse ressurgirent en moi dans une émouvante bouffée de sérotonine, et je dus me faire violence pour ne pas l'étreindre. On ne fait pas ça à un client potentiel.

Le totoro leva les yeux au ciel.

« Et voilà, ça recommence. Si j'attrapais ce fichu Miyazaku...

— Miyazaki », corrigeai-je automatiquement (une sale manie que j'ai).

Il fit cliqueter les longues griffes soudain apparues à l'extrémité de ses pattes.

« Mon nom est Patou et je suis de sexe féminin... » (c'était donc un *elle*) « ... si tant est que cela eût une quelconque importance pour mes congénères, s'ils étaient encore de leur monde. »

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qui venait d'être dit, mais c'est souvent le cas avec les aliens que l'on vient de rencontrer. La voix de la totoro avait une consonance métallique, pas désagréable, et elle détachait chaque syllabe à la manière d'une quasi-analphabète déchiffrant un texte. Cela restait néanmoins dans les limites du supportable. Je la laissai continuer, sans la prier toutefois de s'asseoir : la chaise pliante dévolue aux visiteurs n'y aurait pas résisté.

« C'est bien à monsieur G\*\*\*, détective-enquêteur expert agréé, que je m'adresse ?

— Vous avez cet honneur.

— J'ai besoin d'aide. À vingt euros la journée et compte tenu de mes ressources actuelles, vous êtes mon seul espoir. »

Je ne restai pas insensible à ce poncif. Mes anciennes affinités avec le genre si décrié de la science-fiction, de même que (surtout) le besoin urgent de nouveaux clients, me poussèrent à écouter l'exposé de la visiteuse.

« Pour la bonne compréhension de notre affaire, mieux vaut que je commence par le commencement. Du moins le commencement sur votre planète. Moi et mon compagnon Jennifer sommes arrivés sur Terre il y a cinq ans...

— Comment s'appelle votre planète ?

— Peu importe. Du reste, y penser m'emplit de nostalgie, aussi vous saurais-je gré de ne plus jamais évoquer son existence. *Jamais*, c'est compris ?

— Oui madame.

— Si vous tenez absolument à donner un nom à mon espèce, appelez-la les arshules. Bon, je peux continuer ?

— Faites donc.

— Jennifer et moi avons donc débarqué il y a cinq ans du côté de Creil. Contre toute attente, votre planète nous a séduits, aussi avons-nous décidé de nous y établir pour recommencer une nouvelle vie. Seulement, voilà une semaine que Jennifer a disparu. Il était parti chercher à manger à notre sandwich-döner habituel, et n'est jamais revenu. J'ai interrogé le tenancier du Gai Mésopotamien, monsieur Erdogan, nom qui signifie d'après lui *faucon*, bien qu'il ne se soit jamais

donné la peine de m'expliquer ce que c'est. Une espèce de poule carnivore, je crois. Jennifer a bien pris deux menus HyperKebab avec supplément grillades frites semoule. Monsieur Erdogan m'a précisé qu'une minute après être sorti de son restaurant, une voiture noire a freiné sur la moitié de la ruelle, avant de repartir sur les chapeaux de roues en laissant des marques de gomme brûlée sur le bitume. Depuis, je traîne ma peine. Je n'arrive même plus à chanter. La dépression n'est pas une maladie qui touche mon espèce, mais plutôt que de me morfondre dans une attente stérile, j'ai préféré venir vous voir. Les arshules sont des créatures d'action.

— Une qualité tout à votre honneur. »

La recherche de personnes disparues n'est guère mon domaine. Entre vous et moi (par souci de discrétion professionnelle, il n'a jamais été question de rendre le chiffre public), mon score d'affaires résolues en la matière voisinait alors avec le zéro. Mais je ne pouvais faire le difficile par les temps qui couraient. Les crises financières successives, encouragées par le fait qu'aucun trader ni patron de banque n'a jamais été pendu à un réverbère, laminaient l'économie avec une efficacité bien supérieure à celle de n'importe quelle invasion extraterrestre. De plus, la plaque vissée sur ma porte indiquait : *Problèmes aliens acceptés*. Pour être tout à fait honnête, cette précision renvoyait aux troubles du voisinage causés *par* des aliens, mais l'énoncé trop vague avait rabattu vers moi des extraterrestres en perdition, lesquels formaient depuis un moment le gros de ma clientèle. Au-dessus de mon bureau s'affichaient les photos de cette dernière : un sextupède de Melf IV, un centaure nivenien, un métamorphe moklin, et même un puudly,

espèce pourtant réputée dangereuse. (J'avais également eu un alien gazeux, communiquant par télépathie, que je n'avais donc jamais pu photographier. Il n'avait jamais payé mes heures passées à essayer de lui retrouver son vrojakeel, entité dont je n'avais jamais bien compris la nature. En fait, m'avait dit le policier auprès duquel j'avais tenté de porter plainte, toute cette affaire n'avait sans doute été qu'une bête crise de schizophrénie.)

Je tentai : « Est-il possible que Jennifer ait un amant... je veux dire une maîtresse, et qu'elle... ah, diable ! *il* ait tout simplement décidé de vous quitter ? »

En débarquant, les aliens ont coutume de prendre un prénom du cru, mais il semble que les arshules se soient quelque peu emmêlé les pinceaux. Cela arrivait. Une fois, j'avais eu comme client un Choucroute Zizi. Je supposai qu'après cinq ans, il était un peu tard pour changer.

« Impossible.

— Vous êtes bien sûre ?

— Catégorique.

— Le succès de toute enquête implique une franchise totale de la part du client. Votre orgueil peut être blessé, mais...

— Ce n'est pas une question d'orgueil. Jennifer n'a pas pu aller voir quelqu'un d'autre que moi, car il n'y en a plus.

— Pardon ?

— Les arshules ont disparu. Jennifer et moi sommes les derniers représentants de notre espèce.

— Vous m'en voyez désolé.

— Eh bien, c'est la vie, comme vous dites. Acceptez-vous mon cas ?

— Un instant, je vous prie. Je dois vérifier mon emploi du temps.

— Je tourne dans le quartier depuis l'ouverture de votre boutique, à neuf heures quarante, et je n'ai vu personne y entrer ou en sortir.

— Vous étiez dans les parages ? Je ne vous avais pas remarquée. »

Je pris la peine de réfléchir quelques instants.

Si vous n'êtes pas trop pressé d'entrer dans le vif du récit, quelques précisions s'imposent vis-à-vis de ma personne. Le sort s'était montré capricieux à mon égard. D'un naturel introverti, j'avais toujours considéré mes contemporains comme des créatures étranges, vaguement hostiles, et me réfugiais souvent dans les bibliothèques. Mes études de droit avortées pour cause d'intolérance mutuelle, puis celles de lettres achevées, j'avais donné quelques cours de français à des chérubins par l'intermédiaire d'Academia. Malgré les perspectives de carrière qu'offrait cette juteuse entreprise d'assistance scolaire, je m'étais reconverti dans la science-fiction. La vision de quelques films de haut vol comme *Fusion The Core* ou *À l'aube du sixième jour* m'avait inspiré et je m'étais dit : pourquoi pas moi ? Avec un succès mitigé, personne ne m'ayant confié, par pudeur sans doute, que si les masses populaires se ruaient dans les salles obscures pour y voir des histoires creuses et incohérentes, elles n'étaient pas prêtes à en lire. J'avais fait mes premières armes dans une collection de grande distribution, empilant des titres comme *Les Révoltés de Kro*, *La Colonie maudite* et *Biologie de la vengeance*. Magnanime, le milieu des amateurs m'avait su gré de m'accrocher contre vents et marées. C'est alors que les

aliens avaient débarqué, et mes congénères n'avaient plus voulu entendre parler de près ou de loin d'histoires d'extraterrestres. Ils préféraient maintenant lire des histoires de fesses entre vampires et loups-garous, des histoires de fesses avec des zombies, des histoires de fesses avec des anges gardiens, voire des histoires de fesses tout court. Comme il était loin, le temps où je paradais au salon du livre de Paris ou aux Utopiales nantaises ! Je m'étais plaint de la situation à un copain alien, arguant que la science-fiction comptait également des histoires de robots et plein d'autres thèmes que je n'énumérerai pas ici. Tony (c'était son nom) m'avait répondu : « Ah, les problèmes de robots... Ça devrait arriver chez vous d'ici une trentaine d'années. »

En bref, j'appartenais à une espèce éteinte, dont les ultimes spécimens avaient dû muter pour survivre. J'avais envisagé toutes les professions ne demandant que peu de compétences et encore moins d'aptitudes (au hasard parlementaire, responsable marketing ou agent d'assurances). J'en avais été réduit à de tristes succédanés, tels la traduction et le blog-journalisme, et voyais venir le jour où je devrais redonner des cours à des adolescents, l'avant-dernière phase dans l'avisement avant l'immolation.

La reprise de ce bail commercial avait sonné comme une seconde chance pour moi. Un auteur de science-fiction n'est rien d'autre qu'un spéculateur intellectuel, investiguer sur notre bonne vieille réalité me paraissait tout à fait à ma portée. J'avais en outre regardé assez de séries policières et de magazines sur les faits divers à la télé pour me sentir prêt à affronter n'importe quelle situation... avec un résultat peu glorieux, là encore : un an plus tard, mes quatre seuls clients m'avaient

obligé à leur rendre l'argent de mes émoluments. J'appréhendais le jour où je devrais me résigner à ce que tout enquêteur privé digne de ce nom fait de nos jours : prouver des arrêts de travail abusifs, préparer des dossiers de prud'hommes contre les salariés, et démontrer la solvabilité d'un débiteur. La fortune avait voulu que mon bailleur ne donne plus signe de vie, si bien que non seulement je disposais d'un local professionnel à l'œil, mais d'un local tout court puisque je dormais dans l'appentis juste derrière, sur un matelas doté d'un bouddhâtête de lit.

Inconsciente de ce résumé de ma vie, Patou s'impatiait.

« Vous prenez mon cas ou pas ? »

Je n'hésitai qu'une seconde. Un effluve puissant et coloré de mille promesses, que j'avais cru ne jamais ressentir, me saisissait par les bronches : le vertige du mystère.

« J'accepte. »

## 2.

Au moment où Patou prenait congé, je me raclai la gorge avec insistance. Dans le chambranle de la porte qu'elle remplissait entièrement, elle grogna :

« J'ai bien saisi l'heure de notre prochain rendez-vous : demain matin, à l'ouverture.

— Certes. Pour le paiement d'aujourd'hui...

— Tes investigations ont commencé ? »

Nous options donc pour le tutoiement.

« Pas tout à fait, mais...

— Alors, au revoir. Je dois aller gagner les vingt euros pour demain.

— Tu veux dire que tu n'as pas cette somme d'avance ?

— Bien sûr que non. Je suis une artiste. »

Et elle partit en faussant le linteau au passage.

J'attendis un peu avant de fermer boutique, histoire d'être certain de ne pas tomber par hasard sur Patou. Le battant fermait mal à cause du cadre déglingué, mais quelques coups de pied bien appliqués vinrent à bout de ses réticences.

Dorénavant, il serait inutile de fermer à clé. Il était presque dix-huit heures. Je décidai d'aller fêter mon premier client de l'année (nous étions en août) avec Tony.

Ne l'ayant jamais questionné à ce sujet, j'ignorais où Tony avait dégoté son nom terrien. Tony Curtis, cela sonnait trop vieux, et la mode des Tony Montana était révolue, Dieu merci.

Je retrouvai Tony à la sortie de l'école vétérinaire, tout près du terminus de bus dont il profitait de l'afflux constant d'usagers pour glaner quelques pièces. Il appartenait à une race humanoïde petite et grêle, d'un gris maladif, à la tête en forme de triangle inversé. En somme, un vrai rêve de fan de complot extraterrestre qui lui valait à l'occasion quolibets et taloches, si ce n'étaient les deux fanons de peau garnissant ses avant-bras, qui venaient ruiner cette image d'Épinal. Ces excroissances, qui aidaient les tralthans à respirer dans les environnements pauvres en oxygène comme notre planète, se déployaient à volonté, à la manière d'éventails. Dépourvu de ressources, d'intelligence plus (c'est-à-dire moins) que moyenne, Tony avait tenté de mettre à profit sa particularité anatomique en prenant des cours de flamenco. Curieusement, il s'était révélé doué et avait obtenu son diplôme avec mention. Une autre caractéristique, que son professeur de danse, souffrant d'un rhume chronique, n'avait pas détectée, était la présence dans sa transpiration de composés volatils apparentés à l'hydrogène sulfuré. De sorte que dès qu'il commençait à danser, d'atroces relents d'œuf pourri s'élevaient, qu'il dispersait avec générosité alentour grâce à ses éventails. Son unique essai devant des cafés du boulevard Montmartre s'était soldé par une fuite éperdue des clients, suivie de sa propre expulsion à grands coups de

torchon par les serveurs en colère. Tout autre que Tony ne se serait pas attardé davantage sur une planète si peu accueillante. C'était sans compter la force intérieure de mon ami, confinant au jusqu'au-boutisme. Il s'était fait engager comme épouvantail au centre commercial Créteil Soleil pour décourager les rassemblements importuns de jeunes. Il s'y était beaucoup plu, au point de passer plus de temps dans les boutiques qu'à son poste. Toute sa paie passait dans l'achat de babioles qu'il entassait dans sa modeste cabane, sous la rocade de jonction entre l'A4 et l'A86. L'étude de la vie locale lui avait rapidement appris que, même désargenté, il était possible d'acquiescer des objets convoités. Dans le domaine du vol à l'étalage, toutefois, il s'était révélé moins doué que pour le flamenco. Licencié aussi sec, battu par les vigiles, il avait vu dans le métro une alternative professionnelle. On l'avait pris à l'essai. Hélas, les odeurs qui planent dans les couloirs et sur les quais de la ligne 8 camouflaient le plus souvent les siennes, diminuant drastiquement leur efficacité. De retour à la surface, il avait réussi à obtenir un permis de travail temporaire, à force d'obstination, de veulerie et de pots-de-vin. Il balayait devant un établissement Pôle Emploi à l'intérieur duquel les employés se barricadaient entre midi et deux pour jouer aux fléchettes.

« Tony ! Ça fait une paye. Comment vas-tu ?... Non, inutile de lever les bras. »

Il se redressa en repliant ses éventails, et des saletés et des mégots retombèrent en pluie sur le trottoir, parmi les tickets de bus compostés et piétinés.

« Désolé, j'oublie toujours. Tiens, tu as une drôle de tête aujourd'hui, même pour un humain.

— Ne te tracasse pas, c'est le contentement. »

Il parut inquiet.

« À quel sujet ?

— J'ai un client. Une cliente, en fait. »

Sur l'élégante combinaison de fouine et de serpent qui composait ses traits, l'inquiétude s'accrut.

« Où est-ce que ça va nous entraîner, cette fois-ci ?

— T'ai-je mentionné quelque part ?

— Tu es là. »

J'esquissai une bourrade amicale, mais il se déroba. Je ne m'en formalisai pas. La dernière fois que je l'avais fait, je lui avais brisé quelques côtes, les tralthans possédant une charpente osseuse excessivement fragile.

« En tant que meilleur ami, il est normal que je vienne aux nouvelles.

— Cela fait six semaines que je ne t'ai pas vu, alors que tu passes tes journées à poireauter juste de l'autre côté du pont de Charenton.

— Ne nous laissons pas glisser sur la pente de l'exagération...

— Non, pas six semaines : quarante-six jours, quatre heures et trente-deux minutes. »

J'émis un soupir, d'admiration ou d'exaspération je ne sais, face à l'esprit cartésien, pour ne pas dire *hard science*<sup>1</sup>, de mon compagnon.

« Comment vas-tu, depuis tout ce temps ?

— Puisque tu veux le savoir, je me suis marié. J'ai un foyer maintenant. Bientôt une famille, si nos tentatives de *coblik* aboutissent.

<sup>1</sup> Sous-genre de la science-fiction où deux plus deux ne font pas toujours cinq.

— Félicitations. Veux-tu m'accompagner ? Je t'offre un verre. »

L'offre était de pure rhétorique : je n'avais pas assez en poche pour deux verres, ni même pour un. L'alcool était toujours d'un prix ridiculement élevé, en plus d'être mortel pour l'organisme tralthan.

Nous entrâmes dans un troquet qui faisait le coin. D'un geste machinal, je soulevai Tony pour lui éviter d'escalader le tabouret de comptoir. Je n'avais jamais été un pilier de bistrot, où l'on vous remarque si vous ne consommez rien, mais de temps à autre je ne crachais pas sur un café. La télévision murale qui beuglait du matin au soir me permettait de me tenir au courant des événements du monde. En cet instant, le Premier ministre accomplissait son devoir envers le citoyen en commentant le dernier match de foot, et en glissant ici et là les réformes économiques à venir, avant l'habituelle annonce des reconduites d'aliens à nos frontières.

« Je disais que je me suis marié... » soliloquait Tony.

La télé zappa sur un élégant officier de gendarmerie, en train d'expliquer que les apparitions miraculeuses de la vierge Marie et de toute autre créature surnaturelle s'étaient évaporées comme par enchantement. Ou les gens, pour parler vulgairement, en avaient soupé de l'extraordinaire, ou les aliens n'avaient plus besoin de surgir de derrière un bosquet ou d'une soucoupe volante pour attirer l'attention.

« ... Et c'est pour ça que j'ai décidé de me ranger, tu comprends ?

— Bien, bien. Garçon, un café ! »

Je réalisai soudain que Tony avait probablement mentionné le nom de son épouse. J'avais loupé le coche, et maintenant

je n'avais plus qu'à attendre la prochaine fois qu'il me le donnerait. Fichu tralthan de mes deux tentacules ! Il me faudrait être attentif.

Je réitérai plusieurs fois mon appel avant qu'on me remarque. Cette capacité à être transparent aux yeux des serveurs et de la gent féminine m'avait rendu moult services lors de mes enquêtes précédentes, même si j'en annulais souvent le bénéfice par une tenue négligée ou des gestes maladroits.

Je racontai mon histoire par le menu, l'enrichissant de détails croustillants et d'hypothèses hardies. Au bout d'un moment, Tony claqua de ses longs doigts.

« Naturellement, elle ne t'a pas encore payé.

— C'est ça qui est drôle. Figure-toi...

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Mais si, attends. Cela te concerne.

— Le fait qu'elle ne t'ait pas encore payé ?

— En quelque sorte. Figure-toi que c'est une artiste de rue, comme toi. »

Tony demeura coi, et je pus sentir que je l'avais ferré. Un sentiment de honte me saisit un bref instant de jouer ainsi sur la candeur des tralthans. Ils ne sont jamais parvenus à se cuirasser contre la roublardise humaine, ce qui explique en grande partie leur inaptitude à gravir les échelons de la société.

D'une voix plus basse, il dit enfin :

« Une artiste ? Comment ça ? »

Je dus admettre que j'avais omis de poser la question. Mais Patou devait revenir le lendemain pour un interrogatoire pratique, qui me fournirait les éléments permettant de commencer mon enquête. Sous le prétexte de réclamer mes

vingt euros, j'en profiterais pour lui demander dans quel domaine artistique elle exerçait ses talents.

« Hein, tu prends toujours vingt euros par jour ? s'étonna Tony.

— Je ne savais pas que tu connaissais la notion d'érosion monétaire due à l'inflation », dis-je, histoire de noyer le poisson.

Dans aucune des séries américaines qui avaient constitué ma principale source d'apprentissage il n'était question de rétribution, et, du temps où j'étais auteur, je me faisais un point d'honneur de ne jamais lire un paragraphe de mes contrats, cette inaptitude à négocier représentant à mes yeux la seule garantie réelle d'être publié. Je n'avais donc aucune idée de ce qu'était un juste salaire.

« Frais compris, toujours ? insista Tony.

— Frais compris. »

Internet est un formidable outil pour retrouver quelqu'un, ce ne sont pas les stalkers et autres tordus qui me contrediront. Hélas, je n'ai jamais très bien compris comment tirer parti de ce truc. Aussi privilégiais-je l'enquête de terrain. Je comptais beaucoup sur le fait que la disparition de Jennifer ne m'emmènerait pas trop loin. (Ce en quoi le futur devait, une fois n'est pas coutume, me détromper.)

J'avalai le fond tiédasse de mon café, empochai le petit carré de chocolat empaqueté, et conclus d'un ton docte :

« Merci pour l'invitation, je te revaudrai ça dès demain.

— Demain ?

— Pour notre affaire en cours. Ne sois pas en retard. »

### 3.

Patou se pointa à la boutique à l'heure dite. Lorsque je débloquai la porte d'un coup de pied, elle s'enquit du marbrage rouge sur ma joue, me demandant si je n'avais pas attrapé un de ces virus qui semblaient si répandus chez notre espèce. Bâillant, je ne m'étendis pas sur la nature des marques en question (les plis de mon oreiller). Tony était là, lui aussi. Il avait apporté son balai et, pour passer le temps, avait commencé à nettoyer le sol devant ma porte.

Je les fis entrer tous deux. Eu égard à sa frêle constitution, Tony se tenait à distance de sécurité de l'arshule.

« Alors, attaqua cette dernière, par quoi comptes-tu commencer ? »

Tony sauta sur le bureau branlant, et me glissa à l'oreille :

« Tu es sûr que le tutoiement soit sain, dans un rapport professionnel ? »

— J'ai entendu ce que tu as dit, le tralthan, fit Patou. À propos, qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Tony est mon assistant, intervins-je. Et mon ami, ce qui

le rend un peu suspicieux à l'égard des personnes qui montrent de la familiarité, même bienveillante, à mon égard. Cela dit, je pense qu'il vaut mieux que tout le monde se tutoie. Ce sera plus sympathique », ajoutai-je en songeant à mes vingt euros.

Patou réitéra sa première question. Accaparé par les mille petits détails qui font de la vie quotidienne un cycle sans fin, je n'y avais pas songé depuis la veille. Sans réfléchir, je laissai parler le métier :

« Amène-moi jusqu'à ton lieu de travail habituel. Il faut que je me rende compte par moi-même. »

Ni les uns ni les autres ne possédant de véhicule, nous optâmes pour les transports en commun. Patou détenait une carte d'abonnement qui nous permit de nous faufiler avec elle dans le passage prévu pour les handicapés et les extraterrestres de type J et plus. Creil se situait au terminus d'une ligne de RER. Après un trajet riche en rebondissements, nous descendîmes dans une gare décrépite, mais enjolivée de graffitis du plus bel effet. Les slogans allaient des plus racistes *Marsiens fuck off* aux plus communautaristes mais mieux orthographiés *Non à la couche d'ozone : plus d'UV pour nos écailles*. Patou nous mena vers le fleuve qui semblait séparer la ville en deux, via un parking à ciel ouvert où des voitures empilées et partiellement carbonisées formaient de grandes sculptures très artistiques. L'eau charriait quant à elle des poissons crevés et autres carcasses inidentifiables, de menues ordures, des grappes d'œufs translucides dont la couleur variait en fonction de l'espèce alien qui les avait pondues.

Néanmoins, je tombai tout de suite sous le charme de cette ville vivante et métissée. Les aliens que l'on croisa allaient des

sages arisiens aux remuants eddoriens. Je me sentais comme un poisson dans l'eau susdite. Au bout d'un quart d'heure, Patou avisa un large bâtiment moderne, surplombant une volée de marches enracinée dans une allée en bordure de Loire. La façade légèrement convexe s'ornait d'un fier *La Faiencerie*. Nous louvoyâmes entre des groupes de vendeurs à la sauvette, qui s'écartèrent devant l'alien monumentale en grommelant quelques jurons. Ce qui me donna matière à réfléchir.

« Jennifer est-il de taille et de corpulence comparables aux tiennes ?

— Oui, pourquoi ?

— Si je ne m'abuse, tu pèses deux cents kilos, pour ne pas dire plus, et tu es armée de griffes qui feraient reculer un ours. Il faut être sacrément motivé pour enlever pareil morceau.

— Ce n'est pas faux.

— Avez-vous des ennemis ? Quelqu'un à qui vous auriez causé du tort, ou que vous gêneriez par votre présence ou votre activité ?

— Bien sûr que non. Les arshules sont pacifiques par nature. »

Un instant, je songeai à quelque spécimen de la jeunesse dorée, fils de politique ou de célébrité, qui aurait remarqué Jennifer et décidé de se payer un totoro en chair et en os. Hypothèse somme toute rassurante, puisqu'alors ledit Jennifer vivrait dans quelque villa de Neuilly, enchaîné mais choyé, dans l'attente que l'infâme rejeton se lasse de lui. Toutefois, elle se heurta à cette réalité scientifique qu'aucun membre de l'élite hexagonale ne se serait aventuré à Creil.

Je jetai un coup d'œil panoramique.

« C'est là que tu habites ?

— Là que je travaille. Je loge à dix minutes d'ici. Je vais vous indiquer le chemin où Jennifer a disparu. Vous retournez sur l'avenue de la République, et ensuite... »

Je laissai Tony enregistrer les informations, puis Patou fit grincer ses fortes mâchoires.

« Retrouvons-nous ici dans deux heures, d'accord ?

— Tu es une artiste, jeta Tony qui rongea son frein depuis un moment. Dans quelle branche, si je puis me permettre ?

— La musique. Je suis musicienne et chanteuse.

— Musicienne ? Je ne vois aucun instrument.

— Si tu tiens à savoir, tu peux assister au spectacle.

— Je suis moi-même artiste, et...

— Il faut que j'y aille. À tout à l'heure. »

Elle raffa un gobelet en carton abandonné sur une poubelle débordante, et alla se planter devant le restaurant qui jouxtait la Faïencerie sur son flanc droit. Quelques secondes plus tard, elle entama son numéro. Je compris l'usage des chevrons foncés qui ourlaient sa poitrine, lorsque je les vis s'ouvrir. Des sons d'accordéon à bout de souffle s'en élevèrent. La voix ne tarda pas à suivre. Fascinés, Tony et moi écoutâmes sa première chanson. Puis sa deuxième, et la suivante... Son répertoire se limitait aux morceaux d'une artiste autrefois connue sous le pseudonyme de Lady Gaga et aujourd'hui tombée dans l'oubli, ainsi qu'à l'unique tube d'un chanteur coréen. La voix métallique de Patou s'accordait à merveille à celles trafiquées par ordinateur des stars des années 2000-2010. En quelques minutes, des pièces volèrent par dizaines vers son gobelet en carton.

« Merveilleux... merveilleux... répétait Tony. Ensemble, nous ferions un malheur. Il faut absolument que je lui demande si elle connaît des airs de flamenco. »

Je l'arrachai au spectacle. Le devoir nous appelait et j'avais besoin d'être guidé. Nous nous enfonçâmes dans la ville. J'eus la satisfaction de constater que notre duo se fondait parfaitement dans le décor. Conformément aux indications de Patou, Tony me mena dans une ruelle qu'il serait injuste de qualifier de sordide, même si elle présentait plus de détritibus au mètre carré que le reste de la ville. Le sandwich-döner Au gai Mésopotamien trônait au beau milieu, mais pour l'heure il était fermé. On ne distinguait à travers la vitrine qu'un alignement de plats en pleine fermentation. Je remarquai tout de suite, sur l'asphalte, les traces de gomme brûlée d'une voiture ou d'un mini-van. Patou n'avait pas menti, il s'était vraiment passé quelque chose.

« Que faisons-nous ? » demanda Tony.

Si mon vieux smartphone ne m'avait pas lâché trois ans plus tôt, j'aurais pris les traces en photo afin d'établir, à partir d'une base de données sur internet, à quel type de pneus voire de véhicule elles appartenaient. Je repérai également une caméra de surveillance fixée sur le mât du feu tricolore au coin de la rue. Or, je n'avais pas de relations particulières avec la police ou la maréchaussée d'obédience municipale. Ces méthodes d'investigation me demeuraient hélas hors de portée.

« Il n'y a pas d'alternative, nous allons interroger les riverains. Peut-être l'un d'eux a-t-il assisté à l'enlèvement. »

Sans un minimum de chance, les affaires ne sont jamais élucidées : une excuse dont je me sers pour la plupart des cas

qu'on me confie, au moment de rendre des comptes. Pourtant, cette fois-là, elle nous sourit. J'engageai la conversation avec le tenancier d'une droguerie. Doté de manières raffinées, l'homme avait scotché une webcam braquée sur la rue afin de surveiller son éventaire. Je fis semblant d'écouter ses plaintes au sujet des extraterrestres qui tentaient de le voler en permanence. L'un d'eux lui donnait du fil à retordre, car il disposait d'un petit appendice thoracique assez rigide et articulé pour pouvoir s'introduire dans n'importe quelle serrure ; à l'origine, cet organe s'était développé pour forcer les organes génitaux littéralement cadénassés des femelles de son espèce. Et puis, il y avait ces foutus...

« Vous avez parlé d'une webcam ? »

L'homme ne supprimait les fichiers vidéo que le 15 de chaque mois, et la dernière purge remontait à trois semaines. Moyennant l'achat d'une lampe-tire-bouchon à 1,99 euro, il consentit à extirper son ordinateur enfermé à clé sous la caisse afin que l'on visionne la séquence de la semaine précédente. Il nous installa dans son arrière-boutique et, au bout de deux heures (nous n'avions pas trouvé le bouton d'avance rapide), je poussai un hurrah intérieur : une grosse voiture noire apparut dans le champ. Je n'ai jamais été fichu d'identifier le modèle ni la marque des véhicules, pour moi ils se ressemblent tous. Tout ce que je pouvais dire, c'était qu'elle était du genre 4x4. Les vitres teintées empêchaient de voir qui tenait le volant. Si la plaque minéralogique ne mentionnait plus le département, un autocollant revendiquait un fier 27.

« L'Eure, en Haute-Normandie », m'apprit Tony.

De surcroît se lisait très distinctement, en dessous de l'immatriculation : *Garage Touchard – Louviers*.

La voiture roulait au pas. Avant qu'elle ne sorte du champ, un arshule chargé de sacs en papier marron estampillés Au gai Mésopotamien apparut. Le fameux Jennifer. Sa fourrure paraissait un poil plus pâle, ses pattes légèrement plus râblées, mais sinon, c'était le portrait craché de Patou.

Le conducteur invisible laissa Jennifer le croiser. Puis les portières arrière s'ouvrirent et deux individus bondirent. Un homme, qui portait une énorme clé anglaise de garagiste, et un kelgian. Les kelgians sont des chenilles de deux mètres de haut issus de la planète Vwyrddä, nom que seuls les Danois arrivent à prononcer sans trébucher. On les emploie au transport de charges lourdes. Le reste coula de source : coup sur le crâne, réception de l'arshule assommé entre les neuf paires de bras kelgians, suivie de cinq bonnes minutes d'intenses efforts pour enfourner la victime à l'arrière du véhicule, au milieu des déambulations indifférentes des passants. Je stoppai la vidéo au moment où, quelques secondes après le démarrage de la voiture en dérapage contrôlé, une femme poussant un caddie récupérait les sacs imbibés de graisse des menus HyperKebab.

L'intense satisfaction du travail accompli m'envahit. Pour remercier le gérant, Tony lui acheta un balai, puis nous retournâmes à l'esplanade de la Faiencerie. Un peu en retard, à cause de Tony qui avait du mal à reprendre un itinéraire à l'envers. Patou n'avait pas bougé, se contentant de faire tinter les pièces récoltées au fond de son gobelet.

« Vous avez trouvé quelque chose ? » demanda-t-elle sans ambages, lorgnant sur le balai de Tony.

Je fis mon rapport, avec pour conclusion : « La piste nous mène jusqu'à un garage normand. Plusieurs indices me poussent à croire au sérieux de celle-ci.

— Inutile de me les énumérer, me devança Patou, je te crois.

— Nous devons partir le plus tôt possible. Voilà une semaine que le sinistre événement a eu lieu, ce qui signifie que la piste est déjà tiède.

— Demain ?

— Demain, je ne peux pas, intervint Tony. J'emmène mon épouse à Créteil Soleil. Ensuite, nous ferons le coblik.

— J'aurais été enchanté de la rencontrer, dis-je, mais demain, nous partons à Louviers. Cela ne posera pas de problème, j'en suis certain : puisqu'elle a accepté ta demande en mariage, ce ne peut être qu'une dame charmante et très compréhensive.

— C'est elle qui m'a demandé en mariage », maugréa-t-il, me plongeant dans un abîme intersidéral de perplexité. « Je te préviens que... »

Il n'eut pas le temps de prévenir davantage, car Patou me tendit un billet de vingt euros. Je le fis disparaître sur-le-champ, afin que Tony ne s'habitue pas à la vision du bout de papier coloré.

« Pour dire la vérité, je ne m'attendais à aucun résultat tangible de ta part, commenta l'arshule. Voici ton dû.

— Ton public a été généreux.

— Pas aujourd'hui. Heureusement, la semaine dernière, le quartier a célébré la réintégration de Creil dans le *top ten* des cités les plus violentes de France. L'humeur festive m'a permis de gagner une importante somme d'argent, près de trente euros.

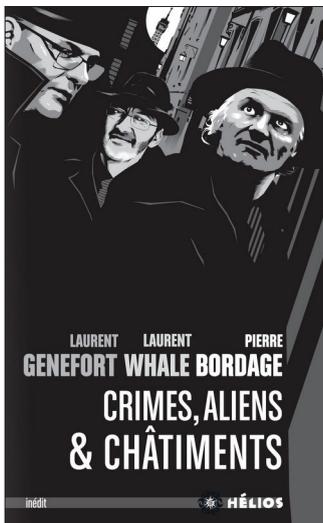
— Mais alors, hier, tu aurais pu me payer.

— Absolument, mais c'était une question de principe. »

Nous nous quittâmes néanmoins en excellents termes. Rendez-vous le lendemain à mon bureau, même heure que ce matin.

*(Fin de l'extrait)*

Nous étions adulés, nous parlions devant des stades entiers de lecteurs, nous faisons rêver les foules avec nos romans de science-fiction. Mais pas de bol, les aliens ont débarqué et plus personne n'a envie de lire nos histoires de petits hommes verts. Du coup, pour survivre, nous sommes devenus détectives privés. Pour des affaires liées aux ET, évidemment. C'est bien le seul domaine dans lequel on peut prétendre à une quelconque qualification. C'est que nous, Laurent Genefort, Pierre Bordage et Laurent Whale, avons de la ressource. Aucune affaire ne nous fait peur. Les nouveaux détectives du crime sont là ! Et nos enquêtes sont... euh... formidables ! Enfin parfois...



« Zmygath' Rchnig, fit enfin le Slug' en tendant vers moi un tégument mou. Mais les Terriens m'appellent Donatella. »

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 8 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
*livre*

ISBN : 978-2-36629-843-7